

Individu et communauté dans

Le Temps de l'innocence d'Edith Wharton

G. Laussucq-Dhiriart, retouché par A. Lachaume

I / La constitution de la communauté

a) Quelles communautés avons-nous dans le roman ?

Reprenons les communautés que nous avons identifiées dans les pièces d'Eschyle :

- **La communauté familiale :**

Dans *Le Temps de l'innocence* aussi, elle prend **deux formes** distinctes :

- a. la **lignée**, unie par les liens du sang, la descendance
- b. et le **foyer conjugal**, uni par la décision du mariage.

a. La communauté familiale que constitue la lignée **se confond** en fait avec la communauté sociale que forme le vieux New York.

Milieu soudé

En effet, c'est un milieu fondé à l'origine sur un **passé commun d'émigrés européens**, qui se sont lancés dans les affaires, puis ensuite sur des **mariages** entre eux. C'est pourquoi le savoir mondain de Sillerton Jackson est une connaissance fine des **généalogies** et des ramifications familiales : « Il connaissait toutes les **ramifications des cousinages** de New York et pouvait non seulement élucider les **parentés compliquées** des Mingott (par les Thorley) avec les Dallas de la Caroline du Sud, et celles des Thorley de Philadelphie – **branche aînée** – avec les Chivers d'Albany (en aucun cas ne confondre avec les Chivers d'University Place » (p. 27)

=> Le vieux New York est donc une communauté à la fois **sociale** (la bourgeoisie), **économique** (« New York a toujours été une communauté commerciale » affirme Mrs Archer à ses enfants, p. 66) et **familiale** (composée d'un petit nombre de familles, et les différents personnages du roman sont unis par ces liens familiaux : Regina Beaufort est une nièce de Catherine Mingott et donc une cousine de Medora Manson ; Mary, la fille d'Archer, va épouser un fils Chivers ; la mère de Medora Manson est une Rushworth...).

C'est pourquoi il s'agit, **pour** ceux qui veulent **entrer** dans ce **milieu**, d'y **conclure une alliance**. Ainsi Sillerton Jackson dit-il qu'« être apparenté aux Manson ou aux Rushworth, c'(est) avoir « **droit de cité** » (...) dans la société de New York » (p. 37). C'est ce que fait Julius Beaufort en épousant Regina. Et c'est à l'inverse la difficulté que rencontre Mrs Lemuel Struthers, lorsqu'elle essaie de se faire une place dans ce milieu : comme elle n'a **pas de lien de parenté**, elle **se lance dans l'organisation de soirées musicales**, mais cela remporte un **succès mitigé** puisque Ellen est critiquée pour s'y rendre et que même lorsque May annonce, à la fin du roman, que « tout le monde va maintenant chez Mrs Struthers » (p. 249), des représentants du vieux New York comme Mrs Archer continuent de la **snober** [*snober* viendrait de *sine nobilitas*, sans titre de noblesse] - elle

appelle même Mrs Van den Luyden à organiser plus de réceptions, maintenant que les Beaufort sont « hors-jeu » pour ne pas laisser le champ libre à Mrs Struthers (p. 289).

On pourrait aussi dire que c'est une **communauté morale**. En effet, le vieux New York est décrit comme un milieu soudé par une **solidarité familiale, qui n'est pas inconditionnelle mais définie moralement** : l'inconduite morale est sanctionnée par **l'exclusion de ce milieu**. C'est ce qui arrive à Julius Beaufort, lorsqu'il est accusé de malversations financières, et à Ellen Olenska avec les soupçons d'infidélité qui entachent sa réputation. Il ne suffit donc pas d'appartenir à ces familles, encore faut-il respecter un certain **code de conduite**, ne pas franchir la ligne rouge que constitue la **malhonnêteté** en affaires **pour les hommes** et **l'adultère** pour les **femmes**. C'est bien pourquoi il ne suffit pas à Ellen Olenska de revenir chez les siens pour se voir réintégrer dans son milieu : il lui faut encore **montrer patte blanche** (ainsi demande-t-elle à Newland de la guider dans ce chemin de retour).

Il est d'ailleurs intéressant de voir que le vieux New York se pense en pilier moral de la société tout entière, en colonne vertébrale de celle-ci. C'est ainsi que **Mrs Archer** dit à son fils, pour le convaincre de venir voir avec elle les Van den Luyden et leur faire part de l'affront qu'infligent aux Welland tous ceux qui ont refusé l'invitation au dîner de présentation d'Ellen : « si nous ne nous tenons pas entre nous, c'est l'effondrement de la société » (p. 67). A ses yeux, l'affront ne relève pas seulement d'un comportement de milieu, mais d'un **trouble à l'ordre social tout entier**. C'est dans la même logique qu'elle déplore, lors du dîner de Thanksgiving, la **décadence** de la société new-yorkaise et l'attribue à l'influence des étrangers s'installant dans la ville. Ce pessimisme est partagé par **Larry Lefferts** : Archer rappelle qu'il a l'habitude de prophétiser « **la débâcle de la société** » (p. 100).

=> Loin donc de se voir comme une communauté parmi d'autres, **le vieux New York se pense comme le centre de l'ordre social**. C'est peut-être ce qui explique qu'Archer a l'illusion que, s'ils quittent New York, Ellen et lui pourront vivre ensemble sereinement, **comme s'il ne se rendait pas compte que quitter New York n'est pas arriver sur une île déserte ou dans un monde pré-sociétal : c'est elle qui lui rétorque qu'ils ne pourront jamais se trouver hors de la société** (p. 260). C'est peut-être aussi ce qui explique que, lorsqu'Archer tente de convaincre Ellen de renoncer à son projet de divorce, il lui présente son caractère scandaleux non pas simplement comme la représentation de leur milieu mais comme celle de toute la société (« c'est stupide, c'est injuste ; mais **comment changer la société ?** » (p. 126). Intéressant de voir d'ailleurs que ce milieu, qui ne forme qu'une partie de New York est souvent **appelé, de façon métonymique, « New York »**, comme s'il constituait la ville tout entière (ainsi p. 262 : « Tout New York était contristé par l'histoire du déshonneur de Beaufort »).

Mais milieu subdivisé

Enfin, on peut, pour finir de caractériser ce milieu, rappeler la distinction en deux sous-ensembles qui est présentée au chapitre 5 : « de mémoire d'hommes, New York était divisé en **deux grands groupes fondamentaux** : celui des Mingott, des Manson et tout leur clan, qui appréciait l'élégance, la bonne table et le luxe, et la tribu des Archer, Newland, Van den Luyden, qui, eux, s'intéressaient aux voyages, à l'horticulture, à la lecture de romans sérieux, et affectaient de mépriser les jouissances matérielles. » (p. 51).

A l'intérieur de la lignée, il y a cependant des alliances, qui font des **petits groupes** dans la communauté familiale. Cela se joue principalement autour d'Ellen. Il y a d'abord **un groupe formé par ceux qui entendent la dissuader de demander le divorce** (Catherine Mingott, son fils Lovell Mingott et Mr Welland) et qui veulent faire entrer Archer dans leur groupe : « ils vous ont tous désigné » dit Mr. Letterblair à Archer (p. 108). Le groupe se **reconfigure** ensuite lorsque le sujet n'est plus le **divorce** d'Ellen mais son **retour** auprès de son mari : non seulement Archer se rend compte qu'il a été exclu du conseil de famille, mais la vieille Catherine le fait venir pour lui demander de faire alliance avec elle contre le reste de sa famille : « ils étaient tous après moi, Lovell, et Letterblair, et Augusta Welland ; ils voulaient que je lui coupe les vivres, histoire de lui dicter sa conduite » (p. 278). Elle appelle Archer à l'aide : à moi toute seule, je ne suis pas de force, il faut que tu viennes à mon aide » (p. 279).

Milieu assiégé ou fragilisé

Milieu décrit comme « un **clan** » et une « **tribu** » (p. 51, p. 109, p. 300), mais aussi, comme chez Eschyle, comme une « **petite citadelle fermée** » (p. 48) => même idée d'un **lieu clos**, qui doit se défendre contre l'**invasion** étrangère.

Aussi décrite par Archer comme « une redoutable **machine** » qui « broie » les êtres : cf p. 89.

On a aussi souvent l'image de la **pyramide**, pour souligner l'organisation hiérarchique de cette société, mais intéressant de voir qu'elle est qualifiée de « **glissante** » (p. 116) => même pensée pessimiste, sentiment d'un monde qui s'effondre, d'où mentalité de citadelle assiégée.

b. Contrairement aux deux pièces d'Eschyle où le **foyer conjugal** était généralement pensé en **opposition** avec la lignée (en tout cas pour les Danaïdes et Étéocle), l'*oïkos*, dans *Le Temps de l'innocence*, est considéré comme la **continuité** de la **lignée**, le moyen pour le vieux New York de **se conserver et de se reproduire**. Ainsi en est-il du couple que constitue May et Archer : il est décrit comme à la fois **voulu** par les familles (ainsi est-il dit que les fiançailles avaient été « depuis longtemps prévues par des parents avertis (et) discutées en conseil de famille », p. 46) et fondé sur le

libre sentiment des jeunes gens : « avez-vous oublié que nous arrangeons nos mariages nous-mêmes ? » dit Archer à Ellen quand elle lui demande s'il s'agit d'un mariage d'amour (p. 80).

De même que celui des Van den Luyden ou celui des Welland (les parents de May), il apparaît comme **l'alliance de deux familles de même genre**, destinée à conserver des valeurs, un héritage et un mode de vie et à transmettre ceux-ci à des enfants. On pourrait toutefois prendre comme exemple d'un **oïkos empêché par le *genos* l'exemple des deux vieilles demoiselles Dagonet**, les dernières représentantes d'une des trois familles réellement d'origine aristocratique de New York : « heureuses parmi leurs souvenirs du passé, elles vivaient entourées de portraits de famille et de solides meubles en acajou du XVIIIe siècle (p. 66) : bien sûr ce n'est qu'une hypothèse, mais l'on peut penser que le poids de l'héritage familial est tel qu'il ne leur a pas permis de risquer l'altérité du mariage.

Pourtant, Archer a une **image plutôt péjorative du couple**. Ainsi redoute-t-il que son mariage avec May ne devienne ce qu'il voit autour de lui, chez les Lefferts ou les Beaufort par exemple : « Il frissonna en songeant qu'un jour leur union, comme tant d'autres, pourrait se réduire à une morne association d'intérêts matériels, soutenue par l'ignorance d'un côté et l'hypocrisie de l'autre » (p. 61). On peut en effet voir le mariage des Beaufort comme une association uniquement **matérielle** : elle lui apporte le nom, lui apporte l'argent (elle est dite sans fortune et aimant à se parer de bijoux). Peut-être même celui des parents de May pourrait-il correspondre à cette description d'une simple « association d'intérêts matériels » puisqu'ils ne semblent pas partager grand-chose de plus que le soin de la santé de l'hypocondriaque M. Welland et le respect d'un ordre social dont ils se pensent des éléments indispensables (ainsi de l'angoisse de Mr. Welland à considérer qu'il ne pourra se rendre à l'invitation d'Emerson Sillerton).

En opposition à cette communauté médiocre et décevante, Archer **rêve** d'un mariage qui serait une **communauté en profondeur des cœurs et des esprits, un partage de goûts et d'intérêts** intellectuels et artistiques (cf. déception lors du voyage de nocces p. 200, donc va se résigner à « ne demander à May que ce qu'il avait vu ses amis demander à leurs femmes » p. 201).

N.B. La **bonne société de Washington**, où Ellen s'installe après le mariage de May et d'Archer, et dans laquelle elle explique à Archer avoir trouvé une société **moins étroite et plus diverse**, ne nous est pas décrite, il est donc difficile de la caractériser. L'on peut néanmoins penser qu'elle est aussi, comme le vieux New York, une communauté à la fois économique, sociale, familiale et morale, mais plus diverse par l'adjonction d'autres types de bourgeoisie (diplomatique ou magistrature, par exemple).

A l'inverse, Mrs Archer explique que « **Boston** est plus conservateur que New York » (p. 248).

- **La communauté de fonction**

On peut en avoir un exemple avec le milieu des **artistes** et des **intellectuels**. Il est présenté comme strictement **séparé** du milieu que forme la bonne société. Le constituant des individus qui sont unis non seulement par des **centres d'intérêt communs**, mais surtout **par le fait qu'ils en vivent** (ainsi Archer, qui partage ces goûts, n'en fait-il pas partie) : « Au-delà de la glissante pyramide qui composait le monde de Mrs Archer, s'étendait la **région hétéroclite où vivaient des artistes, des musiciens et des « gens qui écrivent »** (p. 116) => intérêt de la focalisation interne qui souligne le **malaise** de la bonne société à appréhender ces individus : elle n'y voit pas une communauté constituée mais un ensemble « hétéroclite » et désigne par une **périphrase** maladroite (« gens qui écrivent ») écrivains et journalistes. En effet, le problème que pose cette communauté au vieux New York, est qu'elle n'est pas compréhensible avec la **grille de lecture en usage** : « Mrs Archer et son groupe éprouaient une certaine timidité vis-à-vis de ces personnes. Elles étaient d'espèce particulière, **difficiles à classer** ; on ne connaissait pas l'arrière-plan de leurs vies et de leurs esprits. (...) leur **origine**, leur **tenue**, leurs **tignasses incultes**, leurs relations avec les acteurs et les chanteurs empêchaient de les classer d'après le critérium du vieux New York » (p. 116)

Mais Edith Warthon souligne à plusieurs reprises le fait que la **défiance** entre les deux communautés est **réci-proque**. Ce n'est donc pas seulement la bonne société qui, devant un groupe formé si différemment du sien, le tient à distance, mais aussi le milieu artistique et intellectuel qui **dédaigne** la bonne société : « **ces échantillons épars de l'humanité n'avaient jamais essayé de s'amalgamer avec la société.** (...) **ils préféraient rester entre eux** » (p. 116). Ned Winsett en est un excellent exemple, lui qui reproche aux Mingott de ne pas être « aimables » et « témoign[e] d'une horreur farouche pour les usages « du monde », ce qu'Archer voit comme une « pose » et un exemple de « la **mauvaise volonté obstinée** des « intellectuels » à fréquenter le monde élégant » (p. 136).

Pourtant, cette séparation entre les deux milieux n'est pas présentée comme **structurelle** mais comme **conjoncturelle** : d'une part, parce qu'il est clairement dit qu'il pourrait en être autrement si, par exemple, Catherine Mingott ou Julius Beaufort étaient plus cultivés, d'autre part parce que cela semble en pleine évolution : Archer fréquente ainsi de « petits cercles littéraires et musicaux qui commençaient à naître » (p. 117) et semblent pouvoir permettre ainsi la réconciliation de la bonne société et de la vie de l'esprit.

- **La communauté de sexe :**

comme dans *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes*, la **division** de la société selon le sexe est fortement marquée.

D'une part, parce qu'il y a des **sociabilités genrées** : ainsi le **cercle** que fréquente Archer, sur le modèle des cercles britanniques, est un mode de sociabilité exclusivement masculine.

D'autre part, parce que si toute la communauté du vieux New York a pour ligne rouge le respect de la **morale**, celle-ci n'est **pas définie de la même façon pour les hommes et pour les femmes**. La morale, pour les hommes, c'est la **morale en affaires** (cf p. 248 et p. 259 : « une probité sans tache était le « noblesse oblige » du vieux New York des affaires ») ; pour les femmes, c'est sur le **plan de la vie privée**. Cela tient à une conception de l'infidélité, selon laquelle « la vraie faute vient toujours de la femme » (p. 110) : « car dans ce milieu, c'était un usage consacré d'attirer les hommages masculins, tout en les décourageant » (p. 25). C'est pourquoi celle des hommes est tolérée, d'autant plus qu'elle est généralement pratiquée par ceux-ci **hors de leur milieu** : cf. la liaison de Larry Lefferts avec la femme du facteur, celle de Julius Beaufort avec la danseuse Fanny Ring. Cf aussi la lecture de la liaison qu'Archer a eu avec Mrs Rushworth : l'idée qu'il a été « sot », mais qu'elle a été « séduisante et dénuée de scrupules » (p. 55). Tolérée par hypocrisie, elle donne l'impression de deux mondes qui vivent en **parallèle** l'un de l'autre.

On peut donc avoir l'impression, comme chez Eschyle, que le roman peint une guerre des sexes, dans laquelle la communauté des femmes et celle des hommes s'opposent.

C'est ce qu'entrevoit Archer quand il réfléchit à la volonté de divorcer de la comtesse Olenska : elle l'explique comme un désir de liberté (« Je veux être libre ! ... Je veux que tout le passé soit effacé ! » (p. 123), lui est pourtant bien conscient que c'est une liberté qui n'est possible que pour les hommes : « les femmes devraient être libres, aussi libres que nous le sommes » déclare-t-il à Sillerton Jackson (p. 59). Il le regrette, il est conscient que c'est injuste, mais il est aussi conscient qu'il n'est pas prêt à accorder cette liberté à sa femme : « il savait que les femmes « bien élevées » (...) ne revendiqueraient jamais le genre de liberté auquel il faisait allusion et les hommes se trouvaient, dans la chaleur de l'argumentation, d'autant plus disposés à la leur accorder » ; ainsi Archer comprend qu'« il serait tenu à défendre, chez la cousine de sa fiancée, une liberté que jamais il n'accorderait à sa femme, si un jour elle venait à la revendiquer » (p. 61). Parce qu'il lui assure un privilège, **cet ordre social, même s'il en reconnaît l'injustice, lui paraît à conserver**. Refuser le divorce à Ellen peut donc aussi être lu comme une façon pour les hommes de **perpétuer leur domination**.

On peut aussi lire cela dans la **solidarité involontaire** qui lie Archer au comte Olenski : il est en effet frappant de voir qu'Archer ne remet pas en cause les

accusations d'infidélité que le comte porte contre sa femme, qu'il les accepte sans donner à Ellen l'occasion de présenter sa version des faits, et qu'il prend même la résignation et la facilité avec laquelle Ellen accepte de renoncer à demander le divorce comme un **aveu** de son adultère : n'est-ce pas là l'expression d'une solidarité non pas voulue mais subie, inconsciente, d'un **préjugé de communauté**, qui attribue d'emblée la faute à la femme ? Archer est d'ailleurs caractérisé au tout début du roman par « **une habitude de solidarité masculine** » (p. 25).

Pourtant, il n'est pas si évident que les femmes ne soient que les victimes des hommes, dans le roman. En réalité, le vieux New York apparaît plutôt comme un **monde régi par les femmes : la figure supérieure d'autorité est une femme, Catherine Mingott, décrite comme la matriarche** du groupe ; dans la famille de May, c'est **Mrs Welland** qui tient les rênes, face à un mari insignifiant et hypocondriaque. Archer lui-même, toujours en proie à des hésitations, apparaît profondément passif et en fait **manœuvré par May et Ellen qui se le disputent** (ainsi les manœuvres d'Ellen : ses tentatives assez ambiguës de rapprochement, quand elle invite Archer à venir la voir alors qu'il vient de lui annoncer ses fiançailles ou quand elle lui fixe un rdv en tête à tête un soir ; de même, les manœuvres de May : quand elle sabote les tentatives de discussion d'Archer en lui annonçant d'abord qu'Ellen repart en Europe puis qu'elle est enceinte). Symboliquement, c'est même May qui tient les ficelles de tous les autres puisqu'elle manœuvre aussi Ellen (elle lui annonce qu'elle est enceinte avant même d'en être sûre : pourquoi, si ce n'est pour forcer Ellen à se retirer, afin de ne pas voler un père à son enfant ?). Elle a, d'ailleurs, malgré toute sa féminité, un attribut assez masculin : l'arc, par lequel elle semble même prendre l'identité de son mari.

- **La communauté culturelle**

De même que se joue, dans *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes*, l'opposition de deux communautés, définies l'une contre l'autre, on a, dans *Le Temps de l'innocence*, **l'opposition de deux communautés** dont l'une sert de **repoussoir** à l'autre : **l'Amérique et l'Europe**.

Ellen Olenska annonce à Archer, au début du roman, vouloir « redevenir une parfaite Américaine » (p. 81). Son retour à New York, après l'échec de son mariage, est d'ailleurs perçu par la bonne société new yorkaise comme un retour « dans sa patrie », « pour chercher parmi les siens le repos et l'oubli » (p. 77). Elle y voit le lieu de la sécurité et de l'affection (p. 89). Mais la découverte que fait Ellen est que, par ses longues années en Europe, elle est devenue étrangère à sa terre natale. C'est son impression : elle s'était reconnue trop « autre » confie-t-elle à Archer (p. 233). Mais c'est aussi celle de la bonne société : Mrs Welland juge ainsi la comtesse « complètement européanisée » (p. 155). Sa robe et sa coiffure « **Joséphine** » [càd à la mode lancée par l'épouse de l'empereur français Napoléon, du début du XIXe s.], dans la scène inaugurale du livre, l'attestent.

Pour le vieux New York, Ellen est en effet est une représentante des **cours européennes**, que **l'imaginaire** de la bonne société pense « riches, **oisives**, faciles » et « **indulgents** » pour la morale (p. 111), mais aussi plus complexe, moins marquée par les traditions et les rites. C'est ainsi que la bonne société explique le fait que le duc de Saint-Austrey se rende chez Mrs Struthers ou qu'Archer s'explique la fréquentation de Julius Beaufort par Ellen (mais peut-être n'est-ce qu'une imagination d'Archer et peut-être Ellen apprécie-t-elle surtout le fait qu'il rompe sa solitude ?). C'est aussi ainsi qu'Archer s'explique l'invitation que lui a faite Ellen de venir la voir : « Elle devrait savoir qu'un fiancé ne passe pas son temps chez les dames ; mais c'est probablement **l'usage dans le monde où elle a vécu** » (p. 49), et par contrecoup : « **il remercia le ciel d'être un citoyen de New York** » => en fait, on pourrait dire qu'aux yeux du vieux New York, l'Europe incarne une **liberté dévoyée, un libéralisme des mœurs et des conventions qui est plutôt une permissivité décadente**. Ainsi la description des milieux européens que la vieille Catherine Mingott a fréquentés puisqu'elle y a marié ses filles est-elle fortement péjorative : « mondains et corrompus » (p. 31). Le comte Olenska lui aussi est nimbé d'une aura sombre et maléfique. De même, Mrs Archer semble réduire Paris à un cabaret : cf p. 102 ; elle fustige « la manière française de passer le dimanche » (largement mythique) et « la vie dissipée » des sociétés européennes (p. 103), dont elle fait un exemple de **frivolité** et de légèreté de mœurs, à l'opposé des valeurs de devoir et de **sérieux** qu'elle entend transmettre à ses enfants.

Mais il faut voir que les **préjugés** sont **dans les deux sens** puisque Mrs Welland dénonce avec colère les « usages extraordinaires que nous attribuons les étrangers... Ils pensent que **nous nous levons à deux heures et que nous favorisons le divorce...** C'est pourquoi je trouve ridicules de les recevoir quand ils viennent à New York... Ils acceptent notre **hospitalité**, retournent chez eux et racontent toujours sur nous **les mêmes sottises** » (p. 155-156). De même, Mrs Archer, à propos du somptueux dîner d'au-revoir donné en l'honneur d'Ellen, dénonce sur un ton léger ces mêmes préjugés sur les Américains qu'elle attribue aux Européens : « May veut que sa cousine dise en Europe que **nous ne sommes pas tout à fait des barbares** » (p. 298) ?

L'Europe est donc, aux yeux du vieux New York, l'incarnation d'une certaine décadence, d'une liberté corrompue. Pourtant, l'Amérique ne semble pas incarner une liberté plus réelle. Une dénonciation ironique de cette fausse liberté que symbolise l'Amérique parcourt le roman : Newland est ainsi, **aux antipodes de la signification de son prénom, un homme prisonnier des traditions** ; de son côté Ellen affirme que ce n'est **pas la peine d'avoir découvert l'Amérique si c'est pour en faire le pays des traditions européennes** (« C'est un peu bête d'avoir découvert l'Amérique pour en faire la **copie** des autres pays ! » (p. 234).

☞ Au fond, comme les Danaïdes et les Argiens (à la fois Grecs et barbares), Ellen est à la fois américaine et européenne, et au fond jamais complètement l'une ou l'autre, comme si elle se définissait toujours par l'altérité : Européenne pour le vieux New York et Américaine en Europe (puisque d'après Archer, le divorce n'est pas autorisé en Europe et qu'Ellen a justement cru se conformer aux usages américains en le demandant (p. 155) et puisque M. Rivière dit à Archer s'être rendu compte en voyant Ellen à Boston « qu'elle est une Américaine, et que certaines choses acceptées dans d'autres sociétés, ou du moins tolérées, pour une Américaine de son espèce sont impossibles » (p. 245)

• La communauté politique

Il est intéressant de voir qu'elle n'apparaît pas dans le roman : le vieux New York est en effet un monde qui respecte les lois du pays – ce qui permet à Archer de se définir comme un « bon citoyen » à la fin du roman – mais sans y participer. Ainsi les hommes de la bonne société n'imaginent pas faire de la politique : « en Amérique, un gentleman n'entre pas dans la politique » pense Archer (p. 138). Il semble que ce refus ait pour cause la crainte des scandales et des compromissions morales auxquels l'engagement en politique pourrait conduire : « On ne connaissait que trop la triste fin des rares gentlemen qui avaient sali leurs manchettes dans les affaires municipales ou dans la politique d'Etat. Ce n'était plus possible » (ibid). Dans son autobiographie, *Les Chemins parcourus*, Edith Wharton rappelle ainsi la « négligence coupable (des hommes de la bonne société de son enfance) envers la politique locale et nationale, au-dessus de laquelle ils s'étaient longtemps placés avec dédain ».

Il n'en a pourtant pas toujours été ainsi. Mrs Archer rappelle ainsi à ses enfants qu'un de leurs aïeux a signé la Déclaration d'Indépendance et qu'un autre a reçu l'épée du général Burgoyne après la bataille de Saratoga (p. 66). C'est d'ailleurs pourquoi, dans son autobiographie, *Les Chemins parcourus*, Edith Wharton s'étonne d'une telle passivité : « je me suis souvent étonnée de la lassitude des descendants des hommes qui les premiers ont nettoyé l'endroit pour en faire un monde nouveau, puis ont lutté pour le droit d'en être les maîtres. Qu'est devenu l'esprit des pionniers et des révolutionnaires ? Peut-être la violence même de leur effort a-t-elle épuisé l'élan des générations suivantes, ou une trop grande prospérité triomphant de rigueurs presque sans pareilles a-t-elle produit, sinon de l'inertie, du moins de l'indifférence pour tout ce qui ne concernait pas les affaires et les histoires familiales ? ».

Le Temps de l'innocence montre en tout cas tout à fait ce désengagement vis-à-vis des affaires publiques, ce repli volontaire sur la vie privée : « les gens comme il faut devaient s'en tenir aux sports ou à la culture » pense Archer (p. 138). Et même si Archer y déroge un peu d'une certaine façon, dans la suite de sa vie, par une brève incursion dans la vie parlementaire, cette tentative politique reste un échec et un pas de côté : « il n'était pas fait pour la vie publique » (p. 306).

On peut aussi voir dans la façon dont le divorce, bien que permis par la loi, soit jugé scandaleux par le vieux New York et refusé dans les mœurs, un exemple de cette vie en vase clos de la bonne société, qui se tient à distance de la loi : « notre législation favorise le divorce ... nos habitudes sociales ne l'admettent pas » explique Archer à Ellen (p. 124).

• La communauté religieuse

Elle est encore plus absente que la communauté politique : alors même qu'il a lieu à l'église, qu'il est religieux, le mariage d'Archer et de May ne semble revêtir pour eux aucune dimension spirituelle. Jamais d'ailleurs le nom de Dieu n'apparaît dans le roman, dans les pensées des personnages ni comme secours dans leurs hésitations. L'indissolubilité du mariage, principe fondamental du vieux New York, n'a pour eux aucun sens sacramentel, mais une signification sociale.

C'est en effet l'ordre social qui prend une dimension sacrée : cf portrait de Newland p. 22 : « ce qui se fait » ou « ne se fait pas » jouait un rôle aussi important dans la vie de Newland Archer que les terreurs superstitieuses dans les destinées de ses aïeux, des milliers d'années auparavant » => comparaison qui fait de l'obéissance aux convenances une variante de la norme religieuse dégradée en superstition. De même, lors de son mariage, Archer voit en Larry Lefferts « l'implacable divinité du « Bon Ton » » (p. 189). On peut aussi évoquer le dîner donné par les Van den Luyden en l'honneur du duc de Saint Austrey : « Le dîner fut une cérémonie impressionnante. Ce n'était déjà pas une petite affaire que de dîner chez les Van den Luyden ; mais y dîner avec un duc qui était leur cousin devenait presque une solennité religieuse » (p. 78).

b) Des communautés maudites et d'autres bénies

Comme chez Eschyle, on a des communautés « positives » et des communautés « négatives » :

-on peut avoir l'idée de communauté maudite avec le mariage d'Ellen et du comte Olenska, ou avec celui de Regina et de Julius Beaufort => dans ces deux cas, ce qui est maudit et qui donne une dimension de fatalité à l'association est le caractère indissoluble du mariage, non pas dans les faits mais dans les représentations, qui fait que le déshonneur ou le vice de l'un entraîne l'autre dans une spirale de malheur. On pourrait aussi penser à la communauté que forme le couple de May et d'Archer qui, d'une certaine façon, doit son existence à un « trop tard » tragique (puisque c'est au moment où Archer déclare ses sentiments à Ellen qu'il reçoit un télégramme de May disant que ses parents acceptent un mariage dans six semaines) : leur mariage semble l'œuvre du destin, plus que d'Archer.

- à l'inverse, on a l'idée de communauté heureuse ou en tout cas positive avec ce qu'Ellen dit à Archer : « c'est vous qui m'avez fait comprendre que, sous l'ennui et l'uniformité de cette vie, se cachent des choses si belles, si nuancées, si délicates, que même celles à quoi je tenais le plus dans mon ancienne vie semblent médiocres en comparaison » (p. 226). Parle-t-elle ici du sens de la famille, au nom duquel on lui a demandé de se sacrifier ?

c) Des communautés en conflit mutuel

Contrairement aux deux pièces d'Eschyle qui montraient de multiples conflits entre les différents types de communautés, on a ici essentiellement **un seul conflit** : **la question du divorce**.

Elle constitue un conflit entre le **milieu d'origine** et la **polis** (il est refusé par les mœurs de la **bonne société** mais permis par la **loi**)

en même temps qu'un conflit entre le milieu d'origine et le **couple** : May le présente ainsi à Archer quand elle lui propose de lui rendre sa liberté : « Je voulais vous dire que, quand deux êtres s'aiment véritablement, je comprends qu'il puisse y avoir des situations qui donnent le droit d'agir contre l'opinion publique... Et si vous vous sentez le moins du monde engagé – engagé envers la personne dont nous avons parlé – et s'il y a un moyen – un moyen de remplir vos engagements – même au prix de son divorce » (p. 155) => à ses yeux, il y a donc des cas où le couple passe avant le respect des mœurs de la bonne société.

(Mais Archer disait aussi, à propos du divorce, qu'il y avait « des cas » où il était compréhensible ... ; et pourtant il ne l'a pas accordé à Ellen).

II / L'organisation de la communauté

a) Un passé commun

C'est en effet ce qui fonde la bonne société new yorkaise : leurs familles ont le **même passé d'émigrés européens** et la même inscription dans le **temps long** de l'histoire des Etats-Unis qui a permis leur **intégration** alors qu'ils sont au contraire des étrangers à l'origine.

C'est sans doute cette définition par le passé qui explique l'**importance** attachée par les personnages aux **souvenirs** : Mrs Archer rappelle les origines de chacune des familles qui composent le vieux New York, elle se rappelle même qu'Ellen fait son entrée dans le monde à dix-huit ans avec une robe noire (p. 57). Pour elle, comme généralement pour toute la bonne société de New York, c'est le passé qui **légitime**.

C'est pourquoi ils vivent selon des **rites** qui organisent la vie et qui en font une **répétition** des vies passées. Ainsi en est-il des visites officielles de **fiançailles**, du déroulé de la cérémonie du **mariage**, des activités pratiquées lors du week-end de vacances dans la **maison de campagne des Chivers** (p. 142) ... Même les

comportements sont prévus, fixés par la tradition qui en a fait des obligations et qui s'attache à les transmettre. On peut prendre l'exemple du moment où Archer attend sur les marches de l'église l'arrivée de May, alors même qu'il n'apprécie guère se trouver ainsi exposé à la vue de tous : « **Archer se résignait à cette formalité comme à toutes les autres exigences d'un rite qui semblait venir de la nuit des temps** » (p. 187). Or le dernier chapitre du roman souligne le fait que **Mary**, la fille d'Archer et de May, a aussi vécu la **même cérémonie** : « dans un monde où **tout chancelait**, la **tradition** de la cérémonie nuptiale à Grace Church restait **immuable** » (p. 306).

Cette pratique d'activités et de comportements hérités du passé, repris de façon immuable et transmis tels quels aux descendants, donne l'impression d'un **temps cyclique plutôt que linéaire** : le **bal** des Beaufort ouvre la saison **chaque automne**, comme leur concours de **tir à l'arc** est une réjouissance attendue de **l'été** à Newport... Ce temps circulaire se donne aussi à voir dans le roman par **l'effet de boucle** que constituent les **deux représentations de Faust** à l'Opéra, au début du roman puis dans sa dernière partie. Les personnages vivent une vie qui non seulement **répète** celle de leurs **ancêtres**, mais **se répète elle-même**, et que leurs enfants **répèteront après eux**.

Ce temps cyclique se heurte à une autre ligne temporelle, linéaire quant à elle : l'évolution de la société, qui change, et qui arque-boute encore davantage les personnages sur leurs traditions, par **réflexe de défense et de survie**. Dallas, le fils d'Archer et de May, en est un excellent représentant puisqu'il apparaît comme bâti en **contrepoint** de son père : il n'a pas renoncé à ses goûts artistiques mais en a fait un métier, il va épouser la femme qu'il aime, il a transformé la bibliothèque de son père en quelque chose de plus moderne ... Mais est-il vraiment novateur ou simplement dans l'illusion d'être moderne ?

b) Des valeurs communes :

- la **solidarité familiale**

C'est la valeur-clef de la famille Mingott, qui leur fait **bousculer le respect des usages** et des conventions quand il le faut, qui leur fait « oser », comme lors de la scène d'ouverture du roman : « Archer approuvait entièrement la **solidarité familiale** et admirait, chez les Mingott, le **courage** qu'ils montraient à **défendre** les **quelques brebis galeuses que leur souche irréprochable avait produites** ».

C'est pourquoi ils s'attachent à réintégrer Ellen au vieux New York. C'est pourquoi aussi les Welland se font un **devoir** de se rendre chaque année à la **réception des Emerson Sillerton** : « quand, chaque année, ils donnaient leur morne *garden-party*, il fallait bien que l'élégante colonie des « Falaises » y fît acte de présence » (p. 219). Peut-être ces derniers se font-ils aussi un devoir de donner chaque année une réception mondaine pour **manifester leur appartenance familiale** ?

C'est aussi cette raison qui pousse Mr. Van den Luyden à **soutenir les Mingott face à l'affront** qui leur a été fait par le refus des invitations adressées. Il dit ainsi : « C'est le principe que je n'admets pas. Tant qu'une famille de notre milieu soutient un de ses membres, on doit considérer la question comme résolue » (p. 72) => à ses yeux donc, **si une famille n'exclut pas un de ses membres, aucun autre membre de la communauté n'a de légitimité pour le faire : la solidarité familiale déclenche la solidarité sociale**, lui donne le ton.

C'est, selon Archer, la raison de l'opprobre [la honte] qui s'attache au divorce : « **on s'accroche à toute convention qui maintient l'intégrité de la famille** » (p. 123).

Enfin, c'est peut-être ce qui explique la **différence** d'attitude de May avec Archer entre le **moment de leurs fiançailles** où elle essaie d'avoir **une discussion en vérité** sur leur relation et les deux fois où, au contraire, elle sabote sciemment cette discussion entamée par Archer, elle l'empêche : peut-être parce **qu'une fois mariés**, il n'est plus de place, selon elle, à une **remise en question**. Contre tout ce qui pourrait distendre le lien entre eux, elle travaille au contraire à **renforcer leur union** mais en la voyant comme une uniformité (« je voulais qu'elle sût que, vous et moi, **dans tous nos sentiments, nous ne faisons qu'un** » dit-elle ainsi à Archer à propos d'Ellen, p. 284). Il s'agit pour elle semble-t-il de **gommer une altérité qui pourrait faire éclater leur union** (cf aussi, dans le bilan rétrospectif que fait Archer de leur vie, quand il dit que leurs enfants se sont ingéniés à cacher à May les changements du monde).

- la morale

Le vieux New York se veut une communauté morale : on l'a vu, il se pense comme **le pilier moral de la société**. Le **sentiment de devoir** est extrêmement présent dans les motivations des personnages, bien plus que le **plaisir**, qui leur semble relever d'une mentalité européenne, comme l'explique Mr Van den Luyden : selon lui, en Europe, « **on va où l'on s'amuse** » (p. 104), alors qu'à New York, ce serait plutôt « **on va où on le doit** », comme chez les Emerson Sillerton. C'est pourquoi Mrs Struthers, qui invite sur le principe du plaisir (parce qu'elle ne peut pas faire appel au sens du devoir vis-à-vis d'elle), est si mal perçue au début : « Je reçois tous les dimanches. C'est le jour où New York ne sait que faire ; alors je lui dis : « **Venez, amusez-vous !** », p. 94.

Les valeurs morales auxquelles la bonne société est attachée sont la **probité** en affaires, la **fidélité** conjugale ou encore la **responsabilité** paternelle.

Pourtant, elle semble souvent se contenter de son **apparence**. Ainsi la fidélité conjugale est-elle largement abîmée dans le roman, par des personnages qui l'écornent **sans scrupules**, attachés seulement à la dissimuler. C'est pourquoi elle est en partie **hypocrite**. **Larry Lefferts** en est un excellent exemple, lui qui se fait censeur moral au sujet d'Ellen mais multiplie les liaisons adultères. De même, Mr.

Welland ne semble pas habité par le sens de la responsabilité paternelle.

De plus, l'on peut dire que c'est souvent une morale plus sociale qu'éthique : elle consiste bien davantage en respecter « **ce qui se fait** » et « **ce qui ne se fait pas** » qu'en accomplir « ce qui est **bien** » et éviter « ce qui est **mal** » => elle **confond devoir social et devoir moral**. Les personnages vivent dans la **peur constante du scandale** et du regard désapprouvateur d'autrui (ce qu'entraînerait autant le divorce que le fait de se rendre chez Mrs Struthers ou de porter une robe tout juste reçue (p. 247) => on pourrait donc dire que **ce qui soude la communauté du vieux New York est l'attention attachée à l'image** qu'elle et que ses membres renvoient.

c) La vie commune

-**mœurs** : Enfin, ce qui soude le vieux New York est une **façon de vivre particulière** : ainsi, « le devoir de se servir de deux **brosses** à dos d'argent, chiffrées d'email bleu, pour faire sa raie, et de ne jamais paraître dans le monde sans une **fleur** à la boutonnière, de préférence un gardénia » (p. 23).

Faire partie de la bonne société, c'est en effet connaître des **codes** réservés aux **initiés**, qui permettent de **manifester** son appartenance, de **discerner** si l'un ou l'autre en fait partie. Le roman regorge de cette attention à des **indices**, qui peuvent apparaître comme des détails, mais sont en fait, pour qui en saisit la signification, des marqueurs à la fois culturels et sociaux. On peut prendre comme exemple le fait de savoir qu'il convient **d'arriver en retard à l'Opéra**, de **ne pas se rendre chez Mrs Struthers ...** Le dîner que donnent les Van den Luyden en l'honneur, officiellement, du duc de Saint Austrey et, officieusement, d'Ellen Olenska est l'occasion d'une description particulièrement savoureuse de cette **étiquette** [= ensemble de règles à suivre, protocole] que les deux principaux invités **malmènent** par le simple fait de **discuter** ensemble : « Ni l'un ni l'autre ne sembla se douter que le duc aurait dû, **d'abord**, présenter ses hommages à Mrs Lovell Mingott et à Mrs Headley Chivers et la comtesse entretenir cet aimable hypocondriaque, M. Urban Dagonet de Washington Square, qui faisait fléchir pour elle sa régie immuable de refuser toute invitation à dîner entre les mois de janvier et d'avril. » (p. 79). De même Ellen commet-elle un **impair** [= faute de goût ou de conduite] lorsqu'elle va s'asseoir à côté d'Archer pour discuter avec lui alors que « **l'étiquette** à New York voulait qu'une dame **attendît**, immobile comme une idole ; c'était aux hommes à se succéder à ses côtés » (p. 79). => l'étiquette apparaît donc comme un **instrument pour délimiter et maintenir les frontières** de la communauté.

- **langue** : Cette façon de vivre, « obligatoire », conventionnelle, a forgé aux personnages une **sensibilité commune, qui fait qu'ils se comprennent presque sans se parler**. On le voit dans les **silences** entre Archer et May, qui ne sont pas réductibles à un **manque de dialogue** et de

communication, mais sont aussi, plus positivement, une **langue commune**. Cf p. 34 quand Archer **lit dans les yeux** de May ce qu'elle ne lui dit pas : a raison de sa présence à l'Opéra en soutien à Ellen. Il en va de même p. 40 à propos de l'annonce des fiançailles, qu'Archer aurait préféré faire de façon plus intime qu'au milieu d'une salle de balle : « ce lui fut une satisfaction de s'apercevoir que sa fiancée sentait comme lui ». Cette langue commune est aussi une caractéristique des Van den Luyden : « **Leurs yeux pâles s'interrogèrent dans une consultation prolongée** ; puis le visage de Mrs Van den Luyden s'éclaira d'un léger sourire. Elle avait compris et elle approuvait » (p. 73). A l'inverse, lorsqu'Ellen dit à Archer : « **je ne parle pas votre langue** » (p. 145), c'est une façon de signifier qu'elle ne partage pas la **mentalité** du vieux New York, qu'elle ne le comprend pas. C'est un **constat de non-appartenance**.

- **espace** : Enfin, on peut, comme dans les deux pièces d'Eschyle, voir que la vie commune se fait aussi dans un **espace commun** et que chaque communauté a ainsi son espace.

Ainsi la bonne société habite-t-elle un **quartier** précis, strictement délimité puisque le fait que Catherine Mingott habite « au-delà de la Trente-Quatrième Rue », « dans le quartier lointain de Central Park » est jugé comme une marque de son **excentricité**. Même le **type d'habitat** est convenu : à nouveau, Catherine choque en ayant fait construire « une maison en **pierres de taille blanches**, alors que la **Pierre brune** n'était pas moins de rigueur que la redingote [longue veste croisée à basques] l'après-midi » (p. 30). D'autres quartiers, comme celui de Ned Winsett, sont réservés aux gens modestes.

Ce partage assez strict de l'espace explique le caractère scandaleux que revêt **l'intrusion** par un membre d'une communauté sur un **territoire** qui n'est pas le sien. C'est ainsi qu'est perçue l'installation d'Ellen dans le quartier de Ned Winsett, que Mr. Van den Luyden juge trop « **bohème** » pour qu'il ose même y conduire sa femme (p. 105), mais aussi le croisement, un jour, entre la voiture de Fanny Ring et celle de Mrs Lovell Mingott, qui épouvante toute la bonne société (p. 100).

III / Quels individus a-t-on dans le roman ?

Il s'agira ici de développer une seule idée : le fait qu'on a l'impression que les personnages n'ont de singularité ou d'identité que par leur place dans la bonne société.

Ainsi **Newland** est caractérisé, au début du roman, par son grand **conformisme** (il a le souci de « ce qui se fait » et de « ce qui ne se fait pas », comme arriver en retard à l'Opéra, parce qu'être à l'heure est réservé aux « villes de second rang ». Mais ce qui fait sa singularité (et sa complexité) est sa façon d'être, en même temps que pleinement dans sa communauté, en dehors et à distance. Cela se fait de deux façons : au début du roman, par son **esprit critique**, qui lui est une façon de garder son quant à soi, et, après son mariage avec May, par la **rêverie** qui

envahit sa vie, et qui lui est une autre façon de n'être **pas pleinement intégré** dans son milieu.

May, au contraire, est vue par Newland comme le **parfait produit de sa communauté**, une construction de la société. Ainsi ne voit-il pas son innocence comme une **qualité personnelle** mais seulement comme une **attitude** forgée par la **société** et adoptée par May pour se conformer aux attentes de celle-ci.

Il en va de même pour Larry **Lefferts** qui, hypocrite parangon de morale et arbitre du bon ton, apparaît comme un **pur produit de cette société** attachée aux **apparences** et au devoir.

A l'inverse, Emerson **Sillerton** est un **original**. Catherine **Mingott** et Julius **Beaufort** en sont aussi : également caractérisés par une certaine **indépendance vis-à-vis des conventions**. Cela ne les empêche pourtant pas d'être des **pilliers de la bonne société** (Catherine Mingott comme matriarche et Julius Beaufort comme homme important). Ils réussissent donc à être à la fois des **voix d'autorité** de la société new yorkaise et un **défi** à ses attentes, parce qu'ils savent ne pas aller trop loin dans l'audace (ainsi Beaufort qui **garde son deuxième ménage dissimulé** et Catherine Mingott qui se plie aux conventions quand elle renonce à venir à l'église pour le mariage de May parce que sa chaise ne peut pas passer entre les montants de la porte de la tente dressée à l'entrée de l'église (une solution serait de **supprimer la tente** mais va contre les convenances). Ils sont la preuve que la société permet une certaine dose de **fantaisie** quand les **lignes rouges**, dans les **domaines-clefs**, sont respectées (Catherine Mingott, comme la tante Medora, n'a jamais posé de problème de conduite).

⇒ Tous ces personnages sont donc caractérisés par leur rapport à la bonne société, leur position dans cette communauté : **dedans, à la fois dedans et dehors, sur les bords...**

En revanche, **Ellen est plus difficile à positionner** : elle est **en dehors** puisqu'elle demande à Archer de lui montrer les codes à respecter pour se faire réintégrer (p. 86) (c'est d'ailleurs dans cette difficulté à être dans leur communauté qu'ils se rejoignent). Elle est ensuite **exclue**. Mais sa destinée, évoquée dans le dernier chapitre du roman, est difficile à interpréter : le fait qu'elle ne se remarie pas, même après la mort de son mari, signifie-t-il qu'elle est en fait toujours restée **prisonnière de son milieu** et a vécu la même vie que sa grand-mère et la tante Medora ? Ou qu'elle a préservé son **indépendance** et la forme de liberté qu'elle avait acquise ?